Ami du Clergé du 14 mai 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Ascension. — I. Marie est la porte du ciel. 289. — II. L'Ascension et notre salut. 291. — III. « Dieu nous a fait asseoir avec le Christ. dans les cieux, » 293. — IV. Sur le mystère du jour, 295.
Mois de Marie. — IX. La Présentation de la T. S. Vierge. 297. — X. Le mariage de la T. S. Vierge, 299.
Explication du Catéchisme. — *51e Leçon :* La sainte messe, 301.

SERMONS POUR L'ASCENSION

I

MARIE EST LA PORTE DU CIEL

Janua cœli, ora pro nobis.
Porte du ciel, priez pour nous.

Mes frères,

S. Bernard et quatre de ses frères s'apprêtaient à quitter le château de Fontaine, près de Dijon, où ils étaient nés et avaient grandi, pour se rendre au monastère de Cîteaux et de là, quelques années plus tard, aller fonder le célèbre monastère de Clairvaux, aujourd'hui, hélas ! transformé en maison centrale. Au moment où ils sortaient et traversaient la cour du vieux donjon, ils aperçoivent leur plus jeune frère, Nivard, qui jouait avec ses camarades. S'approchant de lui, ils l'embrassent et lui font leurs adieux en lui disant : « Cher petit frère, nous partons et te laissons pour toi seul le château de nos pères et tous leurs biens, tu seras riche un jour ! » Et le cher enfant de leur répondre : « Ah ! oui, vous prenez pour vous le ciel et vous me laissez la terre, le partage n'est pas égal. » Quelques années après, il quittait le monde à son tour pour aller rejoindre ses aînés et comme eux travailler uniquement au salut de son âme et à l'acquisition du ciel.

M. f., Dieu ne nous demande pas un renoncement aussi complet. Toutefois, il n'en est pas moins vrai que, comme S. Bernard et ses frères, nous ne sommes sur la terre que pour faire notre salut et mériter le ciel. Notre-Seigneur est allé nous préparer une place, en cette fête de l'Ascension. Un sûr moyen d'aller un jour occuper cette place, c'est, comme S. Bernard, d'avoir une grande dévotion envers la T. S. Vierge. Elle est la porte du ciel. Si pendant notre vie nous l'avons honorée et aimée, si nous avons eu soin de mettre notre confiance en elle, à l'heure de notre mort elle sera sur le seuil du Paradis pour nous accueillir et nous y introduire.

Ce sera rester dans l'esprit de cette belle fête de l'Ascension, où tout nous parle du ciel, et en même temps vous encourager à bien célébrer ce mois de mai, ce beau mois de Marie, que de vous développer cette vérité.

I

Marie est la porte du ciel. Dieu l'a choisie pour réparer la faute d'Eve, notre première mère. Par sa désobéissance, par son péché, celle-ci se vit exclue non seulement du Paradis terrestre, mais du ciel lui-même et fut cause que la porte en fut fermée à tous ses enfants. En vain ceux-ci mèneront-ils une vie sainte, comme Abel, Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, Judith, Esther et tant d'autres saints personnages de l'Ancien Testament : au sortir de ce monde, malgré leurs mérites, malgré même le sang qu'ils auront peut-être répandu pour la cause de Dieu comme les sept frères Machabée, le saint vieillard Eléazar, S. Jean-Baptiste, au sortir de ce monde ils ne pourront entrer au ciel, ils se heurteront à une porte fermée, il leur faudra attendre dans les limbes que le Rédempteur promis leur ouvre cette porte à nouveau.

Or ce Rédempteur, c'est la Sainte Vierge qui l'a donné au monde. Par son obéissance, son humilité et sa virginale pureté, elle l'a fait descendre du ciel sur la terre ; avec lui elle a travaillé, elle a prié, elle a souffert pour nous racheter ; avec lui elle nous a mérité de nouveau le ciel, elle nous a rouvert le ciel. Aussi, pour la récompenser de la part qu'elle a prise à notre Rédemption, Notre-Seigneur l'a-t-il établie la céleste portière du Paradis.

Quand Adam et Eve eurent été chassés du Paradis terrestre, Dieu plaça à son entrée et pareillement à l'entrée du ciel un Chérubin armé d'un glaive de feu pour en interdire l'entrée. Depuis N.-S. Jésus-Christ, depuis le jour de l'Ascension où ce divin Sauveur est entré au ciel, suivi des innombrables saints de l'Ancienne Loi, depuis Abel jusqu'à S. Joseph et au bon Larron, depuis le jour de l'Assomption où la T. S. Vierge y est entrée elle-même, ce Chérubin a été remplacé par un autre Chérubin, ou plutôt par la Reine même des Chérubins, la Reine de tous les chœurs des anges, qui, accueillante et souriante, en ouvre la porte à tous ses enfants.

La Sainte Vierge est la porte du ciel. Notre Seigneur n'a pas pu faire moins pour sa mère que pour S. Pierre et lui accorder un moindre pouvoir que celui qu'il avait donné à son apôtre. Notre Seigneur donna à S. Pierre et en sa personne à tous les prêtres les clefs du Royaume des cieux et ils s'en servent en faveur de ceux qui, dans le sacrement de pénitence, regrettent leurs péchés et les confessent humblement. La Sainte Vierge, elle aussi, a en mains les clefs du Royaume des cieux et par les grâces qu'elle leur obtient, grâces de persévérance ou de conversion, elle en use en faveur de tous ceux qui ont recours à elle et mettent en elle leur confiance. Combien à qui les prêtres n'ont pu ouvrir le ciel, parce qu'ils n'ont pu se confesser avant de mourir, et

qui y sont cependant, grâce à la T. S. Vierge qui leur obtint la grâce de faire à la dernière minute un acte de contrition parfaite !

La Sainte Vierge est la porte du ciel, c'est elle-même qui nous l'assure : « Je suis, dit-elle, la mère de la sainte espérance ; celui qui me cherche et me trouve par une sincère dévotion trouvera en moi la vie et il est sûr d'obtenir de Dieu par moi le salut éternel. *Ego mater sanctœ spei...* »

II

La Sainte Vierge est la porte du ciel. La Sainte Eglise, qui nous parle au nom de Dieu, nous le redit à maintes reprises dans sa liturgie et nous la fait invoquer sous ce titre en de nombreuses prières, dans les litanies de Lorette où elle a inséré cette invocation que je vous rappelais en commençant : « Porte du ciel, priez pour nous, » — dans l'antienne que nous chantons pendant l'Avent, l'*Alma Redemptoris mater,* qui commence par ces mots : « Salut, sainte Mère de Dieu, porte du ciel toujours ouverte, » — dans l'hymne triomphale que nous chantons en chacune de ses fêtes et où nous lisons dès la première strophe ces belles paroles : « Salut... ô bienheureuse porte du ciel ! *Felix cœli porta !* »

Marie est la porte du ciel, et voilà pourquoi l'Eglise nous fait redire si souvent cette belle prière qui termine la Salutation angélique : « *Ora pro nobis, nunc et in hora mortis nostrœ.* Priez pour nous, à l'heure de notre mort. » Oh ! à cette heure dernière où nous quitterons ce monde, chargés de péchés peut-être, abandonnés de tous les nôtres, les mains vides des biens de la terre que nous laisserons, également vides peut-être de mérites que nous n'aurons pas songé à amasser, oh ! à cette heure terrible à laquelle nous ne songeons pas assez, à laquelle même nous ne songeons peut être pas du tout, priez pour nous ; intercédez pour nous, ouvrez-nous la porte du ciel !

La Sainte Vierge est la porte du ciel. Les saints l'ont cru et n'ont cessé de le prêcher. S. Bernard, si dévot à Marie qu'un jour une statue de pierre de cette bonne Mère s'anima pour lui rendre son salut, S. Bernard affirme qu'un enfant de Marie ne saurait périr, et la belle prière du « Souvenez-vous, » qu'on lui attribue, n'est que le développement de cette vérité que tous les saints ont proclamée après lui. S. Anselme déclare que « celui pour qui la Sainte Vierge aura prié, ne serait-ce qu'une fois, ne connaîtra pas l'éternelle damnation. » S. Thomas, de son côté, affirme qu'elle est l'avocate universelle de tous les hommes et que tous ceux qui se sauvent obtiennent leur salut par elle.

Marie est la porte du ciel... Le démon le sait mieux que personne, lui des griffes de qui la T. S. Vierge a préservé ou libéré tant d'âmes. Il sait bien qu'un pieux serviteur de Marie ne saurait lui appartenir. Aussi fait-il tous ses efforts pour nous détourner du culte de Marie, pour étouffer en nous la dévotion à Marie. Tant qu'il n'y a pas réussi, il estime avoir perdu son temps et n'avoir rien fait, mais s'il y est parvenu, il est content, il est sûr de sa proie. Et en effet, dès qu'un chrétien, une chrétienne abandonne la Sainte Vierge, ne la prie plus, dès qu'une jeune fille n'assiste plus aux exercices de piété en l'honneur de la Sainte Vierge, ne célèbre plus ses fêtes en s'approchant des sacrements, c'en est fait de sa piété, de sa vertu, de sa persévérance, elle est sur le bord de l'abîme et c'est miracle si elle n'y tombe pas. Jadis Holopherne, lorsqu'il voulut s'emparer de la ville de Béthulie, fit couper les aqueducs qui conduisaient l'eau à la ville. Privée d'eau, celle-ci devait infailliblement capituler. Ainsi le démon sépare de la Sainte Vierge ceux et celles qu'il veut perdre. Elle est le céleste aqueduc par qui nous viennent les grâces du ciel ; dès que l'aqueduc est coupé, les grâces nous sont supprimées et nous succombons.

III

La Sainte Vierge est la porte du ciel. Les faits sont là pour le prouver. C'est une coïncidence remarquable que tous les saints qui ont été particulièrement dévots envers la T. S. Vierge sont morts en une de ses fêtes, comme si Marie avait voulu les récompenser de leur amour et montrer d'une façon plus visible qu'elle leur ouvrait elle-même le ciel.

Cela s'est vérifié pour S. Stanislas Kostka. Le 10 août, en la fête de S. Laurent, il était encore plein de santé et plein de vie et rien ne faisait prévoir sa fin prochaine. Néanmoins il annonça à ses frères dès ce jour qu'il irait célébrer l'Assomption au ciel. Nul ne voulait le croire et cependant il en fut ainsi. Contre toute attente, le jeune Stanislas tombait malade peu de temps après et le 14 août au soir, aux premières vêpres de l'Assomption, quand dans toute l'Eglise retentissaient ces paroles : « *Assumpta est Maria in cœlum,* » l'âme du jeune saint s'envolait elle aussi au ciel pour aller partager le triomphe de Celle qu'il avait tant aimée.

Mieux que cela : pour montrer avec évidence qu'elle est la porte du ciel, la T. S. Vierge est venue plus d'une fois visiblement chercher ses pieux serviteurs et ses pieuses servantes pour les emmener elle-même au ciel.

Sainte Claire d'Assise allait mourir. Ses sœurs entouraient sa pauvre couche de cendre, s'entretenant avec elle du ciel où elle allait monter, la suppliaient de ne pas les oublier près du bon Dieu. Tout à coup la sainte mourante voit la T. S. Vierge lui apparaître. Elle est accompagnée d'un grand nombre de vierges qui lui font cortège et forment sa Cour. Elle s'approche de sa chère fille, l'embrasse, puis lui déclare qu'elle vient la chercher pour l'emmener en Paradis. Et aussitôt l'humble religieuse s'endormait dans le Seigneur.

Sans doute, m. f., la Sainte Vierge ne nous accordera pas la même faveur ; elle ne viendra pas ainsi visiblement nous chercher pour nous emme-

ner en Paradis, mais si nous lui avons été bien dévots, si nous lui avons dit souvent : « *Ora pro nobis, nunc et in hora mortis nostræ,* » elle sera invisiblement à notre chevet pour nous assister comme elle assista S. Joseph à Nazareth et son divin Fils sur le Calvaire. Si nous l'avons souvent invoquée sous ce titre : « *Janua cœli,* » elle sera sur le seuil du Paradis pour nous accueillir au sortir de ce monde. Ainsi soit-il.

II

L'ASCENSION ET NOTRE SALUT

Mes frères,

Le Seigneur ressuscité emmena ses disciples sur la route de Béthanie, jusqu'au Mont des Oliviers. Et sur la même montagne où avait eu lieu son agonie, il sourit une dernière fois au petit groupe rassemblé autour de lui, peut-être parcourant leurs rangs et disant à chacun un adieu spécial... un de ces mots où il avait coutume d'enfermer tant de choses que l'âme en demeurait longtemps embaumée et réconfortée.

C'était aujourd'hui l'adieu, le suprême adieu avant le céleste revoir, et il dut être encore plus imprégné de cette tendresse qui déborde à chaque mot des entretiens de la dernière Cène quand il les appelait ses chers petits enfants : *Filioli*.

Puis Jésus éleva les mains, prenant déjà l'attitude qu'il garde à la droite du Père : celle de la prière qui demande pour nous les grâces, fruits de la Passion, et fait tomber sur le monde les bénédictions de Dieu. Et tandis qu'il bénissait les disciples prosternés, le Maître s'éloignait des siens, montant vers le ciel... Un nuage le déroba à leurs regards.

Cette fois, c'était bien fini. Après l'Ascension de leur Maître, les apôtres ne le reverraient plus. La tristesse dut envahir leur cœur.

La tristesse ? peut-être, mais plus encore une immense joie. Leur Maître leur avait dit : « Si vous m'aimiez, assurément vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père; » il leur avait dit encore : « Il vous est utile que je remonte vers mon Père. » Tout à l'heure, au Cénacle, l'Esprit de lumière illuminerait leur intelligence, mais déjà ils comprenaient la joie et la gloire de ce mystère.

Entrons dans leurs sentiments. Comprenons l'allégresse de cette Ascension. Réjouissons-nous comme nous l'avons fait au jour de Pâques : *Alleluia !*

Par son Ascension, le Christ permet que se déploie en nous cette vie de foi, d'espérance et de charité qui est la condition de notre salut; par son Ascension le Christ commence, facilite, assure notre propre élévation à sa gloire. L'Ascension déclanche en nous la vie chrétienne à qui l'éternité bienheureuse est promise et elle met Notre-Seigneur en état de nous y aider efficacement. De notre côté comme du sien, il nous a été utile qu'il remontât vers son Père.

I. — *L'Ascension cause de notre salut du côté des hommes*

Le bonheur du ciel n'est promis qu'à la foi, à l'espérance et à l'amour de Dieu.

La foi, c'est le premier pas de l'homme qui s'avance vers Dieu, comme dit S. Paul. Sans cette foi il est impossible de lui plaire, écrit le même Apôtre. Et tout cet enseignement apostolique est l'écho de la doctrine de Notre-Seigneur, qui toujours avait demandé principalement la foi de tous ceux qui l'approchaient : de sa Mère : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, » lui dira Elisabeth ; — de ses Apôtres : « Vous êtes bienheureux, Simon-Pierre, car ce n'est ni la chair ni le sang qui vous ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux ; » — des malades qui lui demandaient la santé : « Croyez-vous que je puisse vous guérir ? »

Or, ici comme à la Résurrection, cette foi en sa divinité reçoit un magnifique témoignage. Durant sa vie mortelle, sa splendeur de Fils de Dieu était cachée, enfouie, anéantie, comme dit S. Paul, dans toutes les humiliations et toutes les infirmités de notre pauvre nature qu'il avait véritablement épousées, hormis celle du péché; dans l'enfant de la crèche, dans le fils du charpentier et dans le charpentier de Nazareth, dans sa pauvre chair mise à mort par les bourreaux, on ne voit que l'homme. Cette fois, par son Ascension, Jésus se manifeste dans la gloire de sa divinité; il s'élève au ciel par sa propre puissance, son Père le reçoit sur son trône. Tous doivent s'incliner et dire : « Il est vraiment le Fils de Dieu. »

Et en même temps, maintenant que la nuée l'a dérobé à nos yeux et que l'apparition des anges vêtus de blanc s'est évanouie, nous pouvons véritablement vivre de cette foi qu'il vient de fortifier en nous. Nos yeux ne le verront plus, nos oreilles ne l'entendront plus. Nos mains ne pourront toucher son corps et ses cicatrices comme l'apôtre Thomas. Mais bienheureux sommes-nous, car la foi marche dans l'ombre du mystère : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! »

Exaltation aussi de notre espérance :

L'indifférent plastronne et rit de me voir sacrifier les biens palpables, les joies à la portée de ma main, les gloires qui font parler le monde, pour des trésors invisibles, des bonheurs à venir, des triomphes d'un autre monde. Il me croit peu avisé, me juge insensé, m'estime fou. Je n'aurais qu'à étendre la main comme lui, qu'à approcher mes lèvres de la coupe qu'on leur présente, qu'à me laisser faire, pour m'amuser, pour jouir, pour être heureux.

Non, l'insensé c'est lui. Ce qui paraît folie en Dieu est plus sage que tous les hommes. Les saints paraissent mourir ; en réalité, ils font la conquête de la vie.

Avec l'entrée de Jésus au ciel, c'est notre nature humaine qu'il a prise, qui se voit élevée à ces bonheurs incomparables, infinis, éternels, que

j'espère. Mon espérance ne peut plus douter de la possibilité de ce miracle : mon corps appelé un jour aux côtés de Dieu ; j'en vois une première réalisation dans mon chef, le Christ, homme comme moi, autant qu'il est Dieu comme son Père.

Enfin et surtout, Notre-Seigneur qui monte aux cieux emporte avec lui mon cœur, c'est-à-dire mes affections, mes désirs, mon amour.

Voilà ma charité, l'amour de Dieu en moi, cette charité qui est le tout de la vie et qui règnera encore dans le ciel quand la foi aura disparu et que l'espérance sera comblée ; voilà cette charité mise en branle et définitivement tendue vers le ciel. Car là où est notre trésor, là est aussi notre cœur, comme disait Notre-Seigneur.

Mon trésor, la foi me le disait tout à l'heure, c'est le Fils de Dieu ; mon trésor, ce sont les bonheurs invisibles vers lesquels tendent mes espérances. Maintenant que le Fils de Dieu est là-haut, maintenant que je vois le ciel ouvert pour ma nature par l'entrée dans la gloire d'un Dieu fait homme, comment mon cœur ne s'attacherait-il pas indéfectiblement au ciel ? N'aimez que ce qui est là-haut, disait S. Paul, là où le Christ siège à la droite du Père ; n'aimez que ce qui est au ciel et non pas sur la terre.

Triomphal pour Notre-Seigneur, le mystère de l'Ascension est aussi un succès, une gloire exaltante, un triomphe fécond qui ébranle toutes ces puissances d'action surnaturelles, la foi, l'espérance et la charité, qui doivent diriger notre vie, la conduire par les sentiers, ardus parfois, de toutes les autres vertus, mais la faire aboutir définitivement là où le Maître règne maintenant.

Où il règne, mais aussi où il gouverne. En montant aux cieux, il ne nous abandonne pas à nos propres moyens. Il ne nous quitte que pour mieux nous venir en aide : du côté de Jésus, autant et plus que de notre côté, son Ascension assure notre salut.

II. — *L'Ascension cause de notre salut, du côté de Jésus*

Prenons-y garde. Si Notre-Seigneur a terminé avec son *consummatum est* du Calvaive son œuvre rédemptrice, ne croyons pas pourtant qu'il se désintéresse maintenant de cette œuvre, ou, si vous préférez, que cette œuvre de rédemption va agir par elle-même, en dehors de lui, pour le salut des générations à venir. La preuve qu'il ne se désintéresse pas de nous et qu'il met son œuvre en marche, c'est qu'il reste encore quarante jours après sa résurrection sur la terre parmi ses Apôtres et ses premiers disciples. Comme le Dieu Créateur reste la Providence de sa création, sans quoi celle-ci retomberait dans le néant, ainsi le Dieu Sauveur doit demeurer en quelque sorte la providence de sa rédemption pour que les fruits en soient appliqués aux hommes au fur et à mesure de leur apparition sur la scène de ce monde. L'Ascension et le règne de Notre-Seigneur au ciel apparaissent donc comme le prolongement et le complément nécessaires de son œuvre. « *Ascendit super omnes cœlos ut impleret omnia.* » (Eph., IV, 10).

Il est notre chef qui déjà nous entraîne à sa suite. Il nous avait dit dans son Evangile que nous étions les rameaux de la vigne, dont il est le cep qui communique la sève et la vie. Il nous apprendra par son Apôtre que tous les fidèles ne forment avec lui qu'un même corps dont il est la tête et dont nous sommes les membres. Si nous n'étions pas déjà là où il est : *Ut ubi sum ego et vos sitis,* son corps glorieux serait mutilé, tronqué, diminué ; il ne serait plus un corps glorieux. Du reste, regardez. Comme dit le prophète, il monte et il nous ouvre la voie. Avec lui, voilà qu'entrent au ciel toutes ces âmes des saints qui, depuis des années et des siècles, attendaient qu'il montât vers son Père pour faire captive la captivité qui les retenait dans les limbes : *Captivam duxit captivitatem.* Et désormais tous ceux qui s'endormiront dans le baiser du Seigneur n'auront plus à languir loin des rivages éternels, mais ils passeront tout de suite par le chemin de gloire qu'il vient de leur ouvrir et s'assoiront sur les trônes qu'il va leur préparer : *Vado parare vobis locum.*

Il est le médiateur qui prie pour nous Dieu son Père et dont la mort ne viendra plus désormais interrompre l'intercession : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr., VII, 25). Comme le Grand-Prêtre, sous l'Ancienne Loi, pénétrait dans le sanctuaire afin de recommander le peuple au Seigneur, ainsi le Grand-Prêtre de la Nouvelle Alliance, N.-S. Jésus Christ, est entré au ciel afin d'y prendre en mains les intérêts de l'humanité qu'il a sauvée par ses souffrances et par sa mort. Sa seule présence corporelle au ciel suffirait à cette intercession : Dieu qui a ainsi exalté la nature humaine en la personne de son Christ, dans les triomphes de l'Ascension et de la glorification éternelle de Jésus, pourrait-il ne pas avoir pitié de ceux, de nous les pauvres hommes, pour qui, en définitive, le Fils de Dieu a pris un jour cette nature humaine ?

Il est enfin notre Dieu qui nous comble de ses dons. Médiateur et intermédiaire d'office entre Dieu et nous, en sa qualité de Dieu Homme, il est comme Dieu celui dont descend tout don parfait pour nous faire vouloir et agir saintement en vue du ciel. Dix jours après son Ascension, il fera éclater l'effusion de ses dons dans la prodigieuse manifestation de l'Esprit-Saint sur le Cénacle, qui va lancer son Eglise à la conquête du monde. Et toujours sur cette Eglise, jusqu'à la fin des siècles, et sur chaque âme en particulier, il continuera de répandre des pluies de grâces qui fécondent et sans lesquelles nous ne pouvons absolument rien pour notre salut : « Sans moi vous ne pouvez rien faire ; » pluies de grâces qui tombent sur les justes et sur les pécheurs, pour convertir ceux-ci et maintenir ceux-là.

L'Ascension nous ouvre le ciel, elle y introduit notre intercesseur tout-puissant, elle y fait jaillir une source intarissable de grâces sur le monde.

* *

Grandes consolations et doux espoirs du mystère de l'Ascension de Notre-Seigneur ! Pour les yeux du corps, pour les yeux des Apôtres qui en furent témoins et pour nos yeux qui se lèvent sur les tableaux de nos peintres, l'Ascension, c'est l'apothéose du Christ après ses souffrances. Pour les yeux de la foi, c'est déjà notre propre apothéose : car l'Ascension de Notre Seigneur en contient la vertu et les promesses.

Et c'est avec notre foi qu'il faut contempler ces mystères, plus qu'avec notre imagination qui n'en ressuscite que le décor.

Chrétiens, que ces quelques pensées raffermissent votre foi en face de l'indifférence, de l'incrédulité, de l'impiété qui peut-être vous entourent. Il n'y a qu'un Dieu à pouvoir s'élever ainsi dans les airs par sa propre puissance. Et puisqu'il est Dieu, Celui qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, il faut donc soumettre notre intelligence aux vérités révélées de l'Evangile dont l'Ascension est le couronnement.

Qu'elles encouragent votre espérance. Toute vie a ses moments pénibles, souvent douloureux, parfois crucifiants. Rappelez-vous que la Passion n'est pas un terme, mais qu'elle est la voie du triomphe. Rappelez vous que de la colline de l'agonie les âmes prennent leur ascension, comme du Mont des Oliviers Jésus se transfigure et s'élève au ciel.

Qu'elles échauffent votre charité votre amour envers un Dieu si beau, si glorieux, éternellement vainqueur de la mort qui croyait en avoir fait son vaincu. Devant pareille transfiguration, que le mirage des choses de ce monde s'évanouisse et que votre cœur ne soit ravi que par Dieu.

Surtout donnez libre essor à votre confiance. Vous ne combattez pas seuls dans les luttes de la vie pour le salut de votre âme. Sur vous plane l'intercession du Médiateur dont la prière assure la victoire aux âmes de bonne volonté et qui vous couronnera au jour des récompenses. Ainsi soit-il.

III

« DIEU NOUS A FAIT ASSEOIR AVEC LE CHRIST, DANS LES CIEUX »

Mes frères,

Notre siècle est un siècle d'individualisme où l'on vit chacun pour soi, où l'égoïsme règne et d'où la charité s'éloigne trop souvent ; c'est là et pas ailleurs qu'est la vraie et principale source de nos difficultés actuelles. Et cela, c'est le travail de l'esprit païen, de l'esprit du monde, qui envahit les âmes au détriment de la foi. Tout au contraire, l'idéal chrétien, et j'entends par là l'idée que nous donne de l'homme et de sa destinée l'enseignement du Christ, nous montre combien nous sommes solidaires les uns des autres et comment nous devons demeurer unis dans la charité. La fête d'aujourd'hui est de cette vérité une preuve magnifique et le plus beau commentaire.

I. — *La malédiction divine*

Au moment de la grande fête de Pâques, l'Eglise en sa liturgie nous invitait à élever vers le ciel et nos pensées et nos désirs ; sage conseil : la vie, avec ses soucis, ses alternatives de joie et de souffrance, ne nous fait que trop oublier notre destinée de fils de Dieu ; nous nous attachons à nos biens comme si jamais nous ne devions les quitter, nous nous accoutumons à la succession des jours comme s'il ne devait pas y en avoir un dernier dont toute heure nous rapproche. Aussi comme il est précieux pour notre vie chrétienne de célébrer pieusement avec l'Eglise les fêtes liturgiques ! Ce sont des haltes bienfaisantes qui nous permettent de fixer nos regards sur le but à atteindre, de faire le point, c'est-à-dire de savoir où nous en sommes, et de revenir dans le droit chemin avant d'être enracinés dans le mal.

Rappelons-nous donc que notre vie ne tient pas seulement entre la naissance et la tombe, qu'elle déborde de beaucoup le cadre de notre existence terrestre ; rappelons-nous aussi que, en dehors de la chair et du sang qui ont une commune origine, le baptême, la grâce, l'héritage céleste conquis par les saints, mérité par les justes du Purgatoire et espéré par nous, font de tous les hommes des frères, une même famille, un même corps, dont le Christ est à la fois l'âme et la tête.

Cette grande famille, Dieu l'avait à l'origine admise en son amour, il l'avait enrichie de ses bienfaits, dotée de sublimes prérogatives en la personne de nos premiers parents. Il ne leur demandait en retour que de faire confiance à sa divine sagesse et à son amour et de ne jamais s'écarter de la voie de ses commandements.

Hélas ! vous savez ce qui arriva : le démon réussit à séduire nos premiers parents ; se servant, à son habitude, de la ruse et du mensonge, il leur persuada de manger du fruit défendu pour devenir comme des dieux ; la faute était commise et le châtiment ne se fit pas attendre, il fut tel que Dieu l'avait promis : « Si vous mangez du fruit défendu, vous mourrez. »

Chassés du paradis terrestre, ils ne trouvèrent plus, au lieu du jardin de délices où ils avaient tout en abondance, qu'une terre inculte et aride ; le travail, qui n'était jusque-là qu'un agréable passe-temps, devint une dure nécessité ; la maladie, inconnue auparavant, visita les humains, et la souffrance devint la compagne assidue de leur existence. L'ignorance s'établit sur les ruines de leurs belles connaissances et la révolte des passions contre la volonté mit leurs âmes en état d'anarchie spirituelle.

Tel un jardin dévasté par l'orage et la grêle, le sort de l'humanité fut bouleversé par le péché. Mais le plus terrible, ce fut la malédiction divine qui excluait du ciel et de l'amitié de Dieu toute la race humaine.

Mais pourquoi, direz-vous, un tel châtiment pour une seule faute ? — C'est que Dieu est souve-

rainement juste, qu'il ne peut pas plus laisser le mal sans punition que le bien sans récompense ; c'est aussi que la faute d'Adam et d'Eve engageait toute leur vie dans la révolte, le péché et la servitude du démon ; c'est enfin que la foi profonde qui illuminait leur intelligence et le parfait équilibre de leur être moral et de leurs passions conféraient à leur péché une malice toute particulière et n'admettaient pas d'excuse.

Mais pourquoi, direz-vous encore, faire peser sur toute la race humaine, à travers tous les siècles et sous tous les cieux, le châtiment d'une faute qui fut personnelle à Adam et Eve ? — M. f., c'est là une loi universelle : si un homme fortuné gaspille son bien, perd son honneur, compromet sa santé, se livre au vice et à la débauche, il transmettra à ses fils une situation précaire, un nom méprisé, une santé compromise et une âme tarée ; et personne n'y peut rien, c'est la loi de l'hérédité.

Elle a joué dans le cas qui nous occupe : Adam et Eve ayant perdu les richesses qu'ils avaient reçues non pour eux seuls mais pour nous tous, nous ont transmis leur déchéance et leur misère ; et Dieu nous voyait solidairement avec eux quand il les chassait du paradis terrestre, et sa malédiction tombait sur toute l'humanité.

II. — *Notre glorification avec le Christ*

Mais des siècles ont passé ; le Christ est apparu sur la terre ; aux humiliations de sa mort a succédé la gloire de sa résurrection, et voici qu'au matin de l'Ascension il quitte la terre et monte au ciel en corps et en âme ; or il est de notre race, fait de corps et d'âme comme nous, un être de chair et de sang, né d'Adam et d'Eve par Marie sa mère, notre frère par conséquent.

Il est même plus que cela ; il n'est point passé sur la terre comme un étranger, un individu isolé, une unité perdue dans l'immensité de la race humaine ; il a enseigné la bonne nouvelle, relevé les courages abattus, institué l'Eglise et les sacrements ; il a contracté avec notre humanité une telle alliance qu'il est devenu, nouvel Adam, le chef de toute la race humaine.

C'est comme tel qu'au début de son existence terrestre il s'est présenté à Dieu pour faire sa volonté et entraîner après lui, dans le chemin de l'obéissance, tous les hommes à l'âme généreuse et au cœur loyal. C'est comme tel qu'il s'est offert, sur l'autel de la croix, pour le salut du monde, aux coups de la justice divine ; c'est comme tel qu'il a été durement frappé : ses mains et ses pieds percés, son visage défiguré, les cris de son âme angoissée vers le Père qui le délaisse et l'abandonne en sa douleur nous disent assez combien il a souffert.

C'est comme tel aussi qu'il est sorti de son tombeau en triomphateur, vainqueur à la fois de la mort, du péché et du démon. Enfin, c'est comme tel, comme chef de l'humanité, que le Christ aujourd'hui quitte la terre et se présente devant Dieu. Et voyez quel accueil lui est fait : il monte plus haut que les anges et les archanges, plus haut que les chérubins et les séraphins qui entourent le trône de Dieu, il va jusqu'au sein même de l'adorable Trinité, dont il reçoit en partage, pour l'éternité, toute la puissance, tout le bonheur et toute la gloire.

Les païens croyaient que leurs empereurs étaient, après la mort, admis dans la société des dieux, aussi leur élevaient-ils des temples et des statues ; c'était une invention et une erreur grossière de leur esprit mal éclairé. Mais voici, ô merveille ! que le rêve devient réalité quand il s'agit du Christ : un homme de notre race est Dieu et admis aux honneurs divins, c'est là ce que nous chantons en notre *Credo* : « Je crois en Jésus-Christ... qui est assis à la droite de Dieu, le Père tout puissant. »

Ainsi, m. f., ceux que Dieu a maudits, cette race chassée du paradis terrestre, Dieu l'accueille aujourd'hui avec les plus grands honneurs ; ceux qu'il a bannis du jardin de délices, il les admet en sa demeure céleste ; ceux qu'il a voués à la mort, il leur donne la vie éternelle ; ceux à qui il a refusé le bonheur sur la terre reçoivent dans le ciel une félicité sans mesure et sans fin, ceux qu'il a volontairement reconnus pour ennemis, il les traite comme des fils.

En sorte que S. Paul a bien raison quand il dit que « de même que la mort est entrée dans le monde par un homme, par un homme aussi tous sont ressuscités » (I Cor., xv, 21-22) et « là où la faute fut grande, plus grande fut la miséricorde » (Rom., v, 20) et quand il dit que « Dieu nous a ressuscités avec le Christ, nous a glorifiés avec le Christ, nous a fait asseoir avec le Christ dans les cieux » (Eph., ii, 6).

Voilà notre gloire, notre espérance et notre consolation. N'est-il pas vrai, m. f., que la santé et la vie nous apparaissent plus précieuses et plus douces quand la maladie a failli nous emporter ? Que serait-ce si nous venions à partager l'avantage du jeune homme de Naïm ou de Lazare par la résurrection : revivre après avoir connu les ombres de la mort !

Spirituellement, nous étions tous morts, nous sommes tous ressuscités, *alleluia !* Nous étions maudits, nous sommes redevenus des fils de prédilection. Et du côté de Dieu lui même, semblable à un père longtemps privé de ses fils et qui vient de les retrouver, l'amour se fait tendre et miséricordieux, *alleluia !* Et gloire au Christ, notre chef et notre frère, à qui nous devons la victoire et la paix !

III. — *Notre pèlerinage terrestre*

Au sommet du Thabor, où ils avaient contemplé la gloire du Fils de Dieu, les apôtres trouvaient qu'il faisait bon et voulaient demeurer. Mais Jésus avait encore beaucoup à faire et il fallut redescendre ; la Passion l'attendait, et comme le disciple n'est pas au-dessus du maître, les apôtres

devaient avoir aussi leur part de labeur et de souffrance, ils devaient sceller de leur sang la fondation de l'Eglise.

Bien des âmes se refusent à comprendre, à goûter la beauté du mystère d'aujourd'hui; il eût fallu à leur gré, puisque le Christ avait réparé en justice et soldé la dette de nos péchés, que rien ne subsistât du châtiment primitif. Ces âmes exigeraient volontiers que le ciel pût être gagné sans effort, sans lutte et sans travail; si Jésus nous avait obtenu cela au jour de son Ascension, alors oui vraiment elles se réjouiraient avec lui et goûteraient la joie de cette fête.

C'est trop demander, il faut l'avouer, et puis c'est une grossière erreur.

Comment admettre, en effet, que Dieu oublie les fautes de chacun, les efface sans demander aucune réparation personnelle et reçoive indistinctement au ciel tous les hommes? Notre esprit de justice se révolte à cette pensée; nous ne pouvons croire qu'aucune distinction ne serait faite entre une âme aux vertus héroïques et un grand pécheur qui réussit à se réconcilier avec Dieu au dernier moment.

Et dès lors, si nous avons à fournir tous, en ce monde ou en l'autre, une réparation proportionnée à nos fautes qui, hélas! sont bien réelles, acceptons sagement que Dieu ne nous ait pas exemptés de tout labeur et de toute souffrance. D'autant plus que les réparation et expiation réalisées ici-bas ont l'incomparable avantage d'être en même temps une source de mérites.

Mais laissons à des âmes peu chrétiennes ces souhaits de vie facile, si vivement contredits par les ardents désirs des saints. Ils ont leur source dans un manque de foi en la vie éternelle; il sont le fait d'âmes imprégnées de paganisme qui préféreraient, sinon quelques années de bonheur terrestre à leur salut éternel, du moins un trésor de satisfactions temporelles aux dépens de leur gloire et de leur bonheur au ciel.

Pour nous, élevons nos pensées par la vertu de notre foi; disons-nous que la terre n'est qu'un passage, que la vie est courte et que rien n'est de trop pour assurer notre salut, que chaque jour qui passe doit se charger de mérites. Si donc il faut lutter, faisons le avec joie sous les ordres du chef qui nous assure avec son exemple et sa grâce ici-bas la victoire et la conquête du bonheur du ciel; s'il faut travailler et souffrir, faisons-le par amour, sous le regard du Père céleste qui compte nos efforts et nous prépare la récompense.

Au lieu de nous répandre en vaines lamentations ou en souhaits inutiles qui marquent une âme vulgaire, faisons en cette fête provision d'espérance, de confiance et de joie, pour apporter en nos labeurs quotidiens une énergie toute nouvelle.

• •

« Notre vie est déjà dans le ciel, » disait encore S. Paul (Philip., III, 20). « Là où sera votre trésor, là aussi sera votre cœur, » avait dit Jésus (Luc, XII, 34). Si notre foi, notre espérance et notre amour nous font vraiment vivre, non pour des vanités éphémères, mais pour la conquête du vrai bonheur, notre vie éternelle est déjà commencée, avec le Christ, dans les cieux. Ainsi soit-il.

IV

SUR LE MYSTÈRE DU JOUR

SOMMAIRE. — 1. L'Ascension de N.-S. Jésus-Christ. — 2. Il est monté au ciel pour nous en ouvrir l'entrée. — 3. Ce qu'est le ciel. — 4. Irons-nous au ciel?

Mes bien chers frères,

1. — Fut-il jamais plus grand, plus magnifique spectacle que celui de l'Ascension au ciel de notre divin Sauveur?

C'était sur le mont des Oliviers, ce même lieu où Jésus, vous vous le rappelez, avait sué le sang, dans les angoisses de son effroyable agonie. Là, se trouvaient réunis les apôtres, les disciples au nombre de plus de cinq cents et une grande foule de peuple.

Ce fut sous les yeux de cette imposante assemblée que le divin Rédempteur, par sa propre vertu, sans aucun secours étranger, s'éleva dans les airs. Jamais vainqueur n'avait eu un aussi beau triomphe. Les nuages l'entourent d'une gaze légère; il est porté comme sur l'aile des vents, vers les hauteurs du firmament.

Il emmène à sa suite tous les justes et les saints de l'Ancienne Loi. Ils attendaient dans les Limbes la victoire de leur libérateur. Que les siècles leur parurent longs dans l'attente de Celui qui était l'objet de tout leur amour et de tous leurs désirs, mais qu'ils sont aujourd'hui largement dédommagés! La joie les inonde, la lumière les environne, leur bonheur déborde à cette rencontre. De quels cantiques, de quelles louanges, de quels sentiments de reconnaissance, tous plus affectueux, tous plus sincères, n'accompagnent-ils point ce divin Triomphateur!

Les anges aussi s'empressent à l'envi de lui faire cortège. Ces esprits bienheureux, qui étaient descendus du ciel pour chanter le *Gloria in excelsis* de la crèche, qui avaient suivi Jésus en exil et plus tard au désert et sur la montagne où il se retirait pour prier, comment ne seraient-ils pas accourus à son triomphe? Tout le ciel sort au-devant de lui, Anges, Archanges, Trônes, Puissances, Chérubins, Séraphins; tout ce qui compose la cour céleste vient pour le recevoir, l'adorer, le reconnaître comme roi, comme souverain, et ils ne cessent de répéter ce chant de triomphe: « Il est digne, l'Agneau, qui a été mis à mort, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, la bénédiction. »

Puis les portes éternelles s'ouvrent: « Asseyez-vous à ma droite, dit le Père à son Fils, et régnez désormais sur l'humanité tout entière. » Jésus reçoit ainsi l'investiture de son empire. Au milieu de la Cour céleste, il est officiellement constitué Roi des rois, Souverain des souverains, Juge des

vivants et des morts. Il régnera dans la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin.

2. — Mais pourquoi Jésus est-il monté au ciel ? C'est sans doute parce que, après son épreuve terrestre, le ciel était le seul endroit où il convenait qu'il eût désormais sa demeure, parce que, après les humiliations d'ici-bas, il était juste qu'il fût couronné de gloire au ciel et que fût proclamé son pouvoir souverain sur toutes choses.

Mais il y est monté aussi dans notre intérêt : il y est monté pour nous en ouvrir les portes, pour nous y préparer une place. Car le ciel, voilà quel doit être le terme de notre vie ; ce n'est pas pour ici-bas seulement que nous avons été créés, mais pour le ciel : si belle que puisse nous apparaître la vie sur cette terre, notre destinée est plus haute.

3. — Qu'est-ce donc que le ciel, qui doit être l'objet de nos désirs ? C'est d'abord l'exemption éternelle de tous les maux. Là plus d'ignorance, plus d'erreurs ; les ténèbres de notre esprit seront totalement dissipées. Plus de privations : nos besoins seront entièrement satisfaits. Plus de larmes : les souffrances auront disparu pour toujours. Là le chagrin ne fera plus sentir ses angoisses, les maladies n'altéreront plus la santé, les revers ne viendront plus détruire une félicité passagère et fragile, la mort n'exercera plus son empire.

Mais le ciel n'est pas seulement l'exemption de tous les maux qui nous affligent ici-bas. Il est l'éternelle possession de tous les biens. Toutes nos facultés y atteindront leur fin et le vide de notre cœur sera entièrement comblé. Nous jouirons de l'abondance de la maison de Dieu, le Seigneur nous abreuvera au torrent de ses délices, nous serons éternellement couverts de gloire.

Au ciel, nous habiterons ces palais conçus par l'intelligence divine, construits par la toute-puissance, embellis par l'amour infini. Là, pour nos yeux, il y aura un jour sans aurore, un soleil sans déclin, une lumière sans ténèbres, pour nos oreilles des harmonies, des concerts indicibles, pour tous nos sens de pures et éternelles jouissances.

Là nous reverrons, pour ne plus les quitter jamais, un père, une mère, des êtres aimés que la mort a trop tôt ravis à notre tendresse et qui nous ont précédés dans l'éternel séjour. Là nous vivrons au milieu de l'assemblée des élus, nous serons avec les chœurs des anges, en présence de Marie immaculée, aux pieds de Jésus, notre divin Rédempteur. Là nous verrons Dieu face à face, tel qu'il est, et le voyant et le contemplant, nous serons portés à l'aimer, non plus de l'amour d'ici-bas, mais d'un amour invincible, irrésistible. L'aimant, nous le bénirons, nous le chanterons par des cantiques ineffables, et rien ne pourra plus nous en séparer jamais, car le ciel, c'est la béatitude dans un éternel *toujours*.

Aux spectacles qui nous enchantent, aux grandeurs qui nous éblouissent, aux beautés qui nous charment, ajoutez à l'infini tout ce que l'œil peut voir de plus magnifique, tout ce que le cœur peut éprouver de plus doux, tout ce que l'imagination peut créer de plus merveilleux, tout cela est-ce le ciel ? Non, à peine l'ombre ou une image lointaine du ciel : car l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point goûté ce que Dieu réserve à ceux qu'il aime.

4. — Mais ce beau ciel, impossible à décrire, le verrons-nous ? Irons-nous au ciel ? Oui, de tous les biens que nous poursuivons, il est peut être le seul qui dépende autant de notre volonté. Je peux vouloir être riche, savant, je peux ambitionner les honneurs, briguer les charges et cependant ne jamais parvenir au but que je souhaite. C'est que la possession de ces biens dépend de causes qui n'obéissent pas à ma volonté. Le ciel, au contraire, nous est assuré. C'est notre divin Sauveur qui nous l'a ouvert. Nous pouvons l'obtenir. Il n'y a qu'à le vouloir, d'une volonté ferme et persévérante.

Irons-nous au ciel ? Oui, mais à condition que nous remplissions nos devoirs envers Dieu, que nous soyons fidèles à le prier pour lui rendre les hommages d'adoration qui lui sont dus, que nous soyons fidèles à recevoir les sacrements qu'il a institués pour nous communiquer sa grâce. Mais pour ceux qui ne prient jamais Dieu, pour qui la loi du dimanche n'existe pas, qui ne s'approchent pas des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, pas même à l'époque rigoureusement prescrite par l'Eglise, pour ceux-là il n'y aura pas de ciel. Jésus, au jour de l'Ascension, n'en a pas ouvert les portes pour ces impies ou ces indifférents obstinés.

Irons-nous au ciel ? Oui, mais à condition que nous ne commettions pas le péché, le péché grave qui détruit en nous la grâce sanctifiante, qui nous fait perdre l'amitié de Dieu et nous place sous la domination du démon. Car, pour entrer au ciel, il faut être revêtu de la robe d'innocence, jouir de l'amitié de Dieu. Pour ceux qui s'abandonnent aux penchants pervers de la nature, qui ne respectent pas les droits du prochain, étouffent la voix de leur conscience, en un mot, n'obéissent à aucune prescription morale tout en gardant extérieurement une certaine apparence d'honnêteté, pour ceux-là non plus Jésus n'a pas ouvert les portes du ciel : pour eux non plus il n'y aura pas de ciel.

Irons-nous au ciel ? Oui, nous le pouvons même après que nous avons commis le péché, tellement la bonté de Dieu est miséricordieuse pour notre faiblesse. Nous le pouvons encore (mais c'est la dernière planche de salut que Dieu nous ait préparée), à condition que nous regrettions notre péché et que nous allions en demander le pardon au tribunal de la Pénitence.

Seulement gardons-nous de faire état de cette miséricorde sans limites, pour différer notre conversion, pour vivre des mois, des années dans le péché, nous promettant de nous convertir à la fin de notre vie. Car vous n'ignorez pas la parole du

St Esprit lui-même : « L'arbre tombe du côté où il penche. » Ceux qui vivent habituellement loin de Dieu, il est à craindre qu'ils ne meurent comme ils ont vécu. Telle vie, telle mort ordinairement. La mort est comme l'écho de la vie. Pour ceux-là non plus il n'y aura pas de ciel, pour eux non plus Jésus n'en a pas ouvert les portes.

* *

Donc, m. f., remplir nos devoirs envers Dieu, éviter le péché, ou, si nous avons le malheur de le commettre, aller au plus tôt en demander l'absolution au tribunal de la Pénitence, telles sont les conditions nécessaires pour aller au ciel. Un si grand bonheur est-il donc mis à un trop haut prix ? Et ne serait-ce pas folie de notre part que de sacrifier cette félicité éternelle à des plaisirs, à des satisfactions incapables de combler le vide de notre cœur et qui d'ailleurs passent si rapidement ?

O céleste Jérusalem, ô cité des élus, c'est vers toi que mon âme aspire ; c'est toi qui seras le but principal, sinon unique, de mes désirs et de mes efforts. Je le demande par les mérites de Jésus, notre divin Sauveur, montant au ciel. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

IX

LA PRÉSENTATION DE LA T. S. VIERGE

Beati qui habitant in domo tua, Domine.
Heureux ceux qui habitent ta maison, Seigneur.
(Ps. LXXXIII, 5).

Mes frères,

La solennité de la Présentation de la T. S. Vierge au Temple fut introduite au calendrier à la demande d'un chevalier français, Philippe de Mézières. Il se rendit à Avignon, en 1372, et obtint du pape que cette fête, célébrée dans l'Eglise grecque, le fût également dans l'Eglise latine. Le 20 novembre de la même année, Grégoire XI fit chanter dans l'église des Frères Mineurs d'Avignon les premières vêpres de la Présentation de la T. S. Vierge et le lendemain, une messe pontificale, à laquelle un grand nombre de prélats de sa cour assistaient [1]. Sixte IV en institua l'office un siècle plus tard et Sixte V en étendit la célébration à toute l'Eglise en 1585.

La fête de la Présentation de la T. S. Vierge nous rappelle le don que Marie fit d'elle-même au Seigneur et les qualités qui rendirent ce don agréable à Dieu.

I. — *La T. S. Vierge s'est donnée à Dieu*

La Sainte Ecriture ne contient pas le texte qui a provoqué la célébration de cette fête de la T. S. Vierge. Un écrit apocryphe, le Protévangile de Jacques (VII et VIII), raconte que pour accomplir un vœu de Joachim et d'Anne, Marie fut conduite au Temple à l'âge de trois ans, qu'elle en monta seule les degrés, s'y consacra au Seigneur et y fut élevée en compagnie d'autres jeunes filles d Israël. Toujours d'après le même écrit, elle aurait habité le Temple jusqu'à sa quatorzième année, époque de son mariage avec S. Joseph.

La loi mosaïque ne parle pas de la présentation des filles au Seigneur ; le premier-né des garçons devait seul être offert et racheté (Ex., XIII, 2-12). Mais le vœu des parents de la T. S. Vierge ne doit pas nous surprendre. D'après une tradition, Joachim et Anne habitaient Jérusalem. Il leur était donc facile de conduire dans la maison de Dieu l'enfant qu'ils devaient, d'après les Apocryphes, à leurs ardentes supplications, et de l'y offrir au Très Haut.

L'intelligence de la Vierge, nous disent les Pères, se développa de bonne heure. Les nombreuses grâces reçues par elle lui dévoilèrent l'excellence de la virginité et lui inspirèrent d'en faire le vœu. Autrement la réponse qu'elle fit à l'ange au jour de l'Annonciation ne se comprendrait pas (Luc, I, 34). D'ailleurs la consécration totale à Dieu de Marie n'implique point qu'elle soit demeurée constamment dans l'enceinte du Temple, ni qu'elle y ait vécu. On ne trouve en effet mentionné nulle part ce séjour de jeunes filles dans la maison de Dieu. La prophétesse Anne n'y séjournait pas non plus ; les fréquentes visites qu'elle y faisait justifient pourtant ce que S. Luc a écrit : « Elle ne s'éloignait pas du Temple et servait Dieu, nuit et jour, dans les jeûnes et les supplications » (II, 37). La maison de Joachim et d'Anne touchait presque le saint lieu. A l'exemple de la sainte prophétesse, nul doute que Marie n'y ait, elle aussi, prolongé ses prières et qu'elle n'ait fait siennes les paroles de l'auteur inspiré : « Que tes demeures sont aimables, Yahweh des armées !... Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille » (Ps. LXXXIV, 2, 11). Notre-Dame a donc vraiment grandi à l'ombre du Temple, qui fut pour elle dès son enfance un lieu de prédilection.

Les artistes aiment à nous montrer la petite Marie gravissant avec joie les degrés du saint lieu, puis, prosternée aux pieds du grand-prêtre, se consacrant au Seigneur. Si la réalité ne fut pas en tout conforme à ce qu'ont imaginé les peintres et sculpteurs des âges de foi, il faut les louer cependant d'avoir deviné les pensées secrètes de celle qui devait être la mère de Jésus, en particulier sa hâte de se donner à Dieu.

Cette consécration de la T. S. Vierge au Seigneur, que l'Eglise célèbre au jour de la Présentation, fut spontanée, totale et sans retour.

II. — *Ce don fut spontané*

Le don de la T. S. Vierge fut *spontané*. Admirable leçon que comprennent malheureusement bien peu d'hommes ! Dieu est notre Maître et il exige que nous nous donnions à lui, dès le matin de notre existence, dès l'éveil de notre raison. Ne nous a-t-il pas créés pour lui ? Si Dieu en effet eût créé pour une autre fin que lui même, il eût subordonné son action à cette fin et, comme en vertu de la transcendante simplicité de son être, il ne

[1] *Revue d'Histoire franciscaine*, VII, p. 206.

fait qu'un avec son action, en créant pour un autre que lui, il se fût subordonné à cet autre, il n'eût plus été le seul Seigneur. Créé pour Dieu, pour chanter sa gloire et le louer, c'est là ma raison d'être, comme aussi celle de tous mes actes, petits et grands. Ces actes, comme une lumière, doivent briller devant les hommes et leur faire glorifier le Père des cieux.

Cette tendance des êtres vers la fin qui leur a été assignée par le Très-Haut, est universelle. Les êtres sans intelligence la poursuivent aveuglément. Aussitôt qu'il paraît, le soleil réchauffe la terre. Le fleuve, dès le premier instant, suit sa pente et se dirige vers la mer. L'homme seul a le triste pouvoir et le criminel courage de s'arracher à ses obligations.

Créé pour Dieu, à peine l'a-t-il connu qu'il se hâte trop souvent de l'abandonner, en livrant son âme au démon par le péché mortel. Voilà pour son enfance. Sa jeunesse, il la consacre au plaisir, à s'amuser. Et comme l'amour et la connaissance de Dieu jetteraient une ombre de tristesse et de remords sur ses plaisirs, il oublie au plus tôt son Dieu et en chasse le souvenir.

Au moins donnera-t-il à son Maître l'âge de la force et de la maturité ? Autour de vous, regardez ce qui se passe. La jeunesse finie, la fièvre des passions calmée, une autre fièvre lui succède. Ce qui compte, à cette heure de la vie, c'est la richesse, l'honneur. Tout est sacrifié à l'ambition. Au « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » l'homme ne pense pas. Il n'a pas le temps de penser.

Si la grâce le sollicite, il veut bien l'écouter un instant, mais il retarde toujours sa conversion : s'il est jeune, parce qu'il veut profiter des joies qui passent, homme fait, parce qu'il compte des années devant lui. Comme si les abeilles attendaient l'hiver pour moissonner le miel et n'y travaillaient dès les premiers beaux jours du printemps ! Comme s'il ne fallait pas donner à Dieu son cœur quand il est encore pur ! Comme s'il n'était pas honteux de n'avoir à lui offrir que de misérables restes et d'attendre, pour le servir, que l'âge ait mis en quelque sorte dans l'impossibilité de pécher !

Quelle imprudence d'ailleurs ! Que d'âmes surprises au milieu de leurs péchés eussent été préparées à recevoir le divin Juge si elles avaient mis à profit l'avertissement au riche ambitieux, qui pensait avoir tant d'années à vivre : « Insensé ! cette nuit même, on te redemandera ton âme. » (Luc, XII, 20). Quel contraste avec l'empressement de la T. S. Vierge à se donner à Dieu !

III. — *Ce don fut total*

Les jeunes filles d'Israël, insensibles à l'éclat et au mérite de la virginité, regardaient comme un opprobre d'être stériles, parce qu'ainsi leur était ôté l'espoir de donner le jour au Messie. Prévenue par la grâce du ciel, instruite à l'école du Saint-Esprit, remplie de l'onction du Verbe éternel, qui, dit un saint Père, « voulut être son Maître avant de devenir son Fils, » Marie la première consacra pour toujours au Seigneur sa virginité. Elle marche en tête de l'armée innombrable des vierges, qui suivent l'Agneau, partout où il va. Elle marche en tête de cette armée pacifique, qui n'a d'autre ennemi que le vice impur. Elle marche en tête de cette armée qui, depuis les origines de l'Eglise, ne cesse de grossir ses rangs. Comme un chef rallie ses partisans autour de son drapeau, la T. S. Vierge, au jour de sa Présentation, a levé en face des peuples l'étendard de la virginité. Autour de cette bannière qui a vu tant de combats et non moins de victoires, se sont pressés et se pressent encore toutes les âmes éprises de perfection et qui veulent aimer Dieu, comme la fille de Joachim, sans partage et sans retour.

Cet appel à la chasteté absolue, le divin Maître ne l'a pas adressé à tous. L'excellence de la virginité n'est comprise que de ceux qui en ont reçu la grâce. Cependant à tous s'adresse le devoir de fuir le péché mortel. Tout chrétien doit demeurer pur, selon son état, parce que son cœur appartient à Dieu. Accorder son affection à une créature, à des êtres chers, est permis ; mais cet amour doit toujours être subordonné à celui du Très-Haut. Notre cœur appartient-il au Seigneur ? Au jour de notre première communion nous le lui avons donné. Nos promesses, les avons-nous tenues ?

Nous pourrions nous illusionner et croire que nos aumônes et d'autres bonnes œuvres compensent en quelque sorte le don de ce cœur que nous refusons à Dieu. Ce n'est ni notre argent ni notre dévouement seul que réclame notre Maître, c'est notre cœur : « *Fili, præbe cor tuum mihi.* Mon enfant, donne-moi ton cœur. » Toutes nos autres qualités, toutes nos vertus ne sont rien aux yeux du Tout-Puissant, s'il y manque ce qui leur donne du prix : notre cœur. C'est que notre cœur, c'est tout. Rien ne peut le remplacer. « Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père céleste n'est pas en lui. » (I Joan., II, 15). Demandons à la T. S. Vierge qu'elle mette un peu dans notre âme de la générosité, de l'amour qui brûlait son cœur immaculé.

IV. — *Ce don fut définitif*

Marie s'est donnée pour toujours. Toute petite, elle s'est donnée à Dieu. Jusqu'à la fin de sa vie, elle sera à lui ; ce qu'elle était à la première heure, elle le sera jusqu'au dernier jour.

Entrée dans le chemin de la perfection, jamais elle n'a regardé en arrière. Elle a poursuivi son sillon jusqu'au bout, toujours constante, toujours fidèle, toujours exacte à observer la loi de Dieu, soumise au moindre signe de sa volonté, dépendante de la Providence et toujours embrasée du feu du saint amour. Les jours passent, les années s'écoulent, les événements se succèdent, les sentiments de son cœur ne changent pas.

Si, ils changent, mais en mieux : en sorte qu'à chaque instant sa donation est plus totale et plus définitive. Quel sujet de réflexion que cet exemple de Marie ! Notre vie appartient à Dieu. Au jour de notre première communion, nous avons solennel-

lement promis d'être à lui, nous avons renoncé à Satan pour toujours. Notre vie n'est-elle pas, pourtant, une suite de variations, faite de perpétuels passages du bien au mal, de la grâce au péché ? Quand s'arrêteront ces perpétuels changements ? Finissons-en, m. f., avec ces impiétés qui reprennent sans cesse à Dieu ce qui lui appartient. Il en est temps, car la grâce qui sollicite notre cœur n'est pas toujours donnée. Le divin Maître qui frappe à la porte de notre cœur, devant notre résistance à lui ouvrir, peut s'éloigner. Que deviendrions-nous, alors ? L'enfer, par suite de notre mauvaise volonté, serait ouvert sous nos pas et la mort nous y engloutirait à jamais.

* *

Mère, ceci ne le permettez pas. Obtenez-nous de votre Fils une grâce de conversion. Apprenez-nous la science de l'amour parfait. Jamais nous ne pourrons offrir au Seigneur un don semblable à celui que vous lui avez offert au jour de votre Présentation. Mais que, du moins, les larmes de notre repentir fassent refleurir notre cœur profané et que désormais ce cœur soit à Dieu sans partage et sans retour, jusqu'au dernier soupir. Ainsi soit-il.

X

LE MARIAGE DE LA T. S. VIERGE

Mes frères,

Marie passa très probablement les belles années de son enfance à Jérusalem, près du Temple du Seigneur. Le désir le plus ardent de son âme était de consommer sa vie, obscurément, humblement, à l'ombre de la maison de Dieu. Mais l'âge était venu où, à l'exemple des autres jeunes filles de son pays, elle devait songer au mariage.

A quel moment retourna-t elle à Nazareth ? Nous l'ignorons. Il semble bien que ses pieux parents n'étaient plus. Au jour de sa Présentation, Marie s'était donnée totalement à Dieu par la promesse de virginité, mais le Très-Haut, qui voulait unir en elle une pureté sans tache et la maternité divine, lui fit comprendre que le mariage s'imposait. Il s'imposait pour son honneur, pour la sécurité de sa vie. Il s'imposait pour l'assistance et la protection que réclamait son âge, pour certaines phases épineuses de son existence à venir. Il s'imposait aussi pour l'honneur de son divin Fils, pour la protection et le soutien de l'enfance de Jésus, pour la mise en relief de sa descendance royale, qui ne pouvait être constatée que par l'union de sa mère avec un descendant de David. Il le fallait enfin pour cacher au démon le mystère de sa naissance miraculeuse, jusqu'au jour où il jugerait convenable de lui déclarer la guerre et de lui ravir une insultante royauté.

I

La jeune vierge est la tige verdoyante de Jessé ; elle rayonne de pureté, d'innocence, de beauté. Il lui faut, comme à une fleur délicate, un tuteur et un soutien. A quel juste Dieu confiera-t-il le soin de veiller sur ce trésor ? Qui sera assez pur pour la garder ? Quel homme sera assez saint pour être dans les secrets du Très-Haut et porter devant ses semblables la gloire empruntée de la paternité de Jésus ?

Dieu cherche. Son regard parcourt la terre d'Israël, Hébron, Bethléem, Béthanie, la Ville sainte. Là le regard du Seigneur s'arrête longuement. L'élite intellectuelle du peuple élu s'y trouve. Ces intellectuels, ces savants voudront ils abaisser leur savoir et leur science devant le mystère de l'Incarnation ?

Par delà Jérusalem, ce sont d'humbles bourgades au bord des routes qui conduisent vers le nord, vers le lac de Génésareth. Que d'âmes terre à terre le regard divin découvre, d'âmes ardentes aussi, mais que leurs passions dévorent ! Sous l'impulsion de la grâce, elles pourraient devenir des affamées de perfection.

Dieu cherche. Son regard découvre Nazareth, plonge dans l'amas de maisons blanches, dans la boutique d'un charpentier de village. Voici Joseph. Le choix divin l'a marqué. C'est ce que signifie sans doute la gracieuse légende de la branche miraculeusement fleurie, c'est-à-dire vivifiée par la vie surnaturelle. Joseph a été docile aux invitations, aux appels de sacrifice jetés par Dieu, tandis que ses compagnons, sur lesquels Dieu avait porté ses regards, n'étaient que des bois morts.

Joseph était de la tribu de Juda, fils de rois, mais de rois déchus, de rois sans couronne ni royaume ni possessions. La légende de la branche fleurie pourrait illusionner certaines âmes et leur faire croire que la vertu de Joseph était une vertu facile, une vertu éclose spontanément dans une nature d'exception. Non, m. f., Joseph, qui ne bénéficie pas des privilèges de l'immaculée conception, a dû façonner sa rude nature d'homme sur les demandes divines. Ce n'est pas un vieillard en qui les passions sont mortes avec le temps ; c'est un homme plein de force et de vie, un fort, un lutteur dans la rude bataille contre soi.

Vous connaissez sans doute le célèbre tableau de Raphaël qui représente le mariage de la T. S. Vierge. Dans un coin à droite du spectateur, avez-vous remarqué un jeune homme qui brise sa baguette avec tous les signes du désespoir ? L'artiste s'est inspiré de la légende d'après laquelle Joseph se serait rendu au Temple avec les autres prétendants à la main de Marie. Pour découvrir la volonté de Dieu, le grand-prêtre aurait eu recours à une intervention miraculeuse, demandant au Très-Haut de faire fleurir le bâton de celui qu'il voulait être l'époux de la fille de Joachim. Le bâton fleurit entre les mains de Joseph et les autres prétendants durent se retirer. Joseph est un homme d'oraison, c'est son âme qui a fleuri dans la prière, non sa baguette. Parce qu'il a donné à Dieu son cœur de chair, parce qu'il a accepté de vivre ses jours, caché, obscur, méprisé ; parce qu'il s'est enchaîné par la chasteté, la pauvreté et l'obéissance, Dieu l'a choisi, non le grand prêtre, et l'a donné à Marie pour aide et soutien.

Marie, cela va sans dire, ne s'est pas fiancée à Joseph sans en avoir reçu l'ordre de Dieu. Son mariage ne sera une obéissance ni à la volonté

de ses proches, ni aux convenances, mais au Seigneur.

Joseph, qui n'a pas été mis au courant du mystère de l'Incarnation, s'est rendu compte, après quelques mois de fiançailles, de la maternité de Marie. Il était troublé, mais ne voulait pas blâmer sa fiancée, l'accuser d'infidélité. Déjà l'esprit du Nouveau Testament s'agitait dans son âme, la douceur évangélique dans les jugements et le cœur. Il pensait à renvoyer Marie secrètement.

La Vierge dut avoir conscience du désir de répudiation de Joseph. Elle souffrit en silence et son sacrifice mérita au charpentier la visite de l'ange. Il reçut la nouvelle rassurante. L'Esprit-Saint était sur Marie. Il pouvait sans crainte épouser la jeune fille. Sa mission est de protéger un petit enfant sans forces, un adolescent. L'œuvre de Joseph, apparemment inféconde, ne recevra sa récompense que dans l'éternité, puisqu'il n'a pas vu sur terre la réalisation des promesses divines.

II

Le mariage de la T. S. Vierge avec S. Joseph fut grand, grand est aussi le mariage chrétien devant Dieu et devant les hommes, quand les jeunes fiancés se présentent à l'autel résolus à obéir fidèlement à la volonté de Dieu sur eux. Après les noces spirituelles d'une âme qui s'unit la première fois à son Dieu un matin de première communion, après la donation absolue au Seigneur d'un jeune chrétien ou d'une jeune chrétienne au jour de l'ordination sacerdotale ou de la profession religieuse, il n'y a pas de fête plus touchante, plus émouvante que la célébration d'un mariage chrétien, lorsque toutes les prescriptions de l'Eglise sont fidèlement observées, lorsque l'amour de Dieu, la grâce divine remplissent l'âme et le cœur des deux époux.

La première disposition au mariage, c'est la vocation. En créant une âme, Dieu lui donne une mission à remplir. Elle doit engendrer au Seigneur des enfants spirituellement par la prédication, la prière : ainsi le prêtre, le religieux, la religieuse. A d'autres le Très-Haut confie le soin de donner des membres à l'Eglise, des élus au ciel, ainsi l'époux et l'épouse. Chacun doit consulter Dieu pour connaître sa vocation.

Le mariage est un sacrement qui exige, pour être reçu avec fruit, la présence dans l'âme de la grâce sanctifiante. C'est un sacrement des vivants, il ne peut être conféré à des âmes mortes par le péché. Il faut donc se réconcilier avec Dieu par la pénitence. N'est-il pas douloureux de rencontrer parfois de jeunes fiancés, qui considèrent l'obligation de se confesser comme un joug odieux, inventé par les prêtres ? S'ils s'y soumettent, c'est en murmurant comme à une formalité obligatoire. Peu leur importe l'état de grâce, le pardon de leurs fautes passées : l'essentiel est d'obtenir le fameux billet de confession. Insouciants, leur entrée dans le saint état du mariage est marquée par un sacrilège. Pourquoi s'étonner que les malheurs s'abattent sur ces unions contractées dans le péché ?

Le mariage est un sacrement, une chose sainte. Il ne se réduit donc pas à l'inscription des noms des deux conjoints sur les registres de l'autorité civile. Ce n'est là qu'une condition requise pour le bon ordre social, la transmission des biens. Le contrat civil est nécessaire au même titre que toute démarche en vue d'obtenir un emploi, une pièce officielle quelconque. Le mariage ne se conclut que devant le représentant de Dieu, le ministre des autels, le prêtre. C'est lui seul qui reçoit au nom de Dieu le mutuel consentement et les promesses réciproques. Du fait de ce contrat, les liens deviennent indissolubles, mais ils ne le sont que par le mariage religieux. Aucun jugement, aucun tribunal, aucune autorité ne peut briser cette union. La mort seule peut rompre le lien sacré du mariage. Toute autre alliance du vivant des deux époux est un adultère, un sacrilège, une impiété. L'homme ne peut séparer ce que Dieu a uni.

Le mariage exige l'état de grâce, il demande aussi pour l'union morale des époux la bonne entente au foyer, une situation et une culture à peu près égales. Aux yeux du monde, le mariage entre la T. S. Vierge et S. Joseph était assorti, l'un et l'autre étaient pieux et saints, fidèles aux obligations de la loi mosaïque, l'un et l'autre du même milieu social, de même race, puisque descendants de David. Le monde appelle mésalliance, mauvaise alliance, un mariage auquel des différences d'origine et de fortune mettaient obstacle. Les difficultés, souffrances, humiliations, lot habituel de ces mariages, doivent en général les faire déconseiller. Mais la mésalliance ne vient pas seulement du côté de la fortune ou de l'éducation, elle vient aussi du côté moral et religieux. Pourvu qu'un fiancé ait une situation brillante, pourvu qu'il ait de la fortune, qu'importe son passé, qu'importent ses mœurs, qu'importe s'il est religieux ou non ? Ainsi pense le monde, ainsi jugent trop souvent des parents chrétiens.

N'est-il pas pénible de constater que d'excellents jeunes gens, d'excellentes jeunes filles, apôtres d'un dévouement inlassable, font des mariages indignes d'eux ? Enterrement parfois que ces mariages trop souvent faits au petit bonheur. L'Association du Mariage chrétien a commencé une œuvre à développer, à amplifier. C'est une lourde responsabilité pour les parents que de donner une jeune fille exquise, pure, à un jeune homme qui a vécu une joyeuse jeunesse, dont le corps est usé par mille excès et peut-être contaminé honteusement. Quelle anomalie pour un jeune homme fervent chrétien d'unir sa vie à une jeune fille sans foi ! Comment cette jeune mère pourra-t-elle demain former à la piété le cœur de ses enfants ? C'est là une mésalliance beaucoup plus grave que de voir une marquise prendre un valet, ou un roi épouser une bergère.

Mais pourquoi, dit on, faire du manque de foi un obstacle au mariage, si par ailleurs tout laisse espérer un heureux ménage, s'il y a entente des volontés et des cœurs ? Pourquoi un mari ou une

épouse ne pourraient-ils pas espérer une amélioration par la suite au point de vue religieux ?

L'expérience dément un tel espoir. Mariée à un indifférent, l'épouse devient normalement indifférente. Et si même elle demeure une bonne chrétienne, quel soutien recevra-t-elle de son mari pour l'éducation religieuse de ses enfants, et les grands garçons ne seront-ils pas tentés d'imiter leur père sceptique et indifférent ? Si par malheur des chrétiennes avaient contracté de telles unions, que par leurs prières, par leurs larmes, nouvelles Monique, nouvelles Clotilde, elles s'efforcent d'obtenir de Dieu une grâce de conversion.

Le mariage n'est pas un état sans difficultés. Avant le mariage, les jeunes époux ne s'y sont pas toujours préparés. Ces difficultés sont en général la conséquence du péché originel. Il serait donc imprudent de laisser croire aux jeunes qu'assaillent des tentations, que le mariage sera comme un oasis après la traversée des sables brûlants. C'est toute la vie que l'esprit doit batailler contre la chair.

Dans le monde moderne, ces difficultés tiennent souvent aux conditions économiques qui écrasent les humbles, les ouvriers, les petits bourgeois et ne leur permettent pas d'élever une famille normale sans de gros risques, sans de pénibles privations. Beaucoup de nos contemporains, incroyants et même catholiques, trouvent que la doctrine de l'Eglise est d'une intolérable rigueur. Ne serait-ce pas le lieu de redire les paroles de Jésus : « *Sine me nihil potestis facere.* » Sans moi il vous est impossible de surmonter les difficultés de l'existence, de vous hausser jusqu'à l'héroïsme, sans quoi il ne peut être de vie chrétienne sérieuse. Ne pas compter sur la grâce, c'est courir à la défaite. Le mariage chrétien, avec ses obligations redoutables, n'est pas fait pour les demi-chrétiens, ceux des messes d'onze heures, mais pour ceux des messes matinales où l'on communie. Des époux qui prient en famille, qui fréquentent les sacrements, qui savaient ne pas rencontrer dans le mariage que des roses, mais d'avance étaient décidés à porter leur croix, ces époux ne seront pas déçus, car leur bonheur est fondé non sur le sable mais sur le roc.

* *

Daignent S. Joseph et Marie, sa sainte épouse, accorder aux chrétiens engagés dans les liens du mariage de comprendre la lourde responsabilité de leurs obligations et la grâce de porter leur fardeau avec allégresse, s'aidant avec charité, afin qu'un jour ils obtiennent la récompense promise à ceux qui auront souffert pour Dieu : récompense magnifique, supérieure à tout ce que l'homme pourrait imaginer, récompense dont le souvenir doit donner du courage à ceux qui marchent par la voie étroite qui conduit au ciel. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

51e LEÇON

LA SAINTE MESSE

Q. 454. — *Qu'est-ce que la messe ?*

R. — *La messe est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, offerts sur l'autel pour représenter et continuer le sacrifice de la Croix.*

La messe est, parmi les actes du culte, le plus important et le plus précieux.

Le plus important : l'église, lieu consacré au culte, est faite avant tout pour abriter l'autel. Dès que l'on entre dans une église, les regards sont attirés par l'autel ; c'est l'endroit le plus élevé de l'église ; il est séparé de la partie réservée aux fidèles par une clôture et situé au milieu du sanctuaire, où les fidèles n'ont pas habituellement accès ; il est garni de nappes et orné de cierges. C'est là que l'on offre le Saint-Sacrifice de la messe, renouvellement du sacrifice de la croix, que rappelle le crucifix placé au centre de l'autel. L'autel a reçu une consécration spéciale, qui lui a été donnée par l'évêque, et il renferme obligatoirement des reliques de martyrs. Si l'autel est entouré de tant d'honneurs, c'est précisément parce que l'acte pour lequel il est établi est le plus grand et le plus important du culte religieux.

Le plus précieux : tous les autres actes du culte sont ou bien des actes humains, ou bien des actes qui nous donnent seulement la grâce divine ; la messe est un acte divin qui nous donne Dieu lui-même, présent sur l'autel après la consécration et descendant dans nos cœurs à la communion, qui fait partie de la messe et qui n'est distribuée qu'exceptionnellement en dehors de la messe, mais qui, même dans ce cas, suppose toujours la célébration préalable de la messe.

La messe est *un sacrifice,* c'est-à-dire l'offrande et l'immolation d'une victime. Ceci encore nous montre l'importance et la valeur spéciales de la messe. L'offrande et l'immolation d'une victime vivante, c est le plus bel hommage que nous puissions adresser à Dieu, parce que la vie est le bien le plus précieux que nous possédions. Mais, si nous devons offrir à Dieu notre vie en lui en consacrant tous les instants et tous les actes, nous ne pouvons la lui donner qu'une fois, au moment de notre mort. D'autre part cette offrande n'a qu'une valeur limitée. C'est pour remédier à ces insuffisances que Jésus-Christ, s'étant fait homme et ayant offert une fois sa vie pour nous au Calvaire, a voulu renouveler sans cesse son sacrifice sous une forme nouvelle à l'autel. Il a voulu aussi nous rappeler chaque jour qu'il est mort pour nous, en nous permettant d'assister chaque jour, ou du moins très souvent, à son sacrifice. La messe remédie ainsi à notre oubli et à nos insuffisances.

Q. 455. — *Comment la messe représente-t-elle le sacrifice de la Croix ?*

R. — *La messe représente le sacrifice de la Croix parce que la séparation des apparences*

du pain et du vin rappelle la séparation du corps et du sang de Jésus-Christ sur la Croix.

Pour rappeler la mort de Jésus-Christ sur la croix, il fallait reproduire aux yeux des fidèles les traits essentiels de cette mort, c'est-à-dire ce que les assistants ont pu voir de leurs yeux. Les différentes parties de la messe nous offrent cette reproduction.

L'Offertoire, où le pain et le vin sont offerts à Dieu avant d'être changés au corps et au sang de Jésus-Christ, nous rappelle que, dès son entrée en ce monde, Jésus-Christ s'est offert pour nous à son Père ; il a renouvelé cette offrande pendant sa Passion et spécialement avant d'être cloué sur la croix.

A la Consécration, le corps et le sang de Jésus-Christ sont élevés entre les mains du prêtre (élévation) ; ce rite nous rappelle que Jésus-Christ a été élevé en croix. Les nombreux signes de croix faits par le prêtre, spécialement sur l'Hostie et sur le calice, complètent encore ce symbole. Lorsque le prêtre divise la Sainte Hostie en trois parties, nous nous rappelons tous les mauvais traitements subis par Jésus au cours de sa Passion.

Après la Consécration, Jésus-Christ est présent sur l'autel sous deux espèces différentes, celle du pain et celle du vin. Nous avons ainsi sous les yeux la représentation de ce que les témoins de la Passion ont vu eux-mêmes, le sang de Jésus séparé de son corps, ce qui est un signe sensible de la mort, le corps ne pouvant continuer de vivre lorsqu'il a perdu son sang en abondance.

Après sa mort, le corps de Jésus fut détaché de la croix et mis dans un tombeau neuf. A la Communion, Jésus quitte l'autel, pour descendre dans le cœur pur, ou tout au moins purifié, blanc et propre, ne contenant lui non plus aucune nourriture, du prêtre et des fidèles. Remarquons en passant que la messe n'a tout son sens figuratif pour le fidèle qui y assiste que si celui-ci reçoit la Sainte Communion.

Q. 456. — *Comment la messe continue-t-elle le sacrifice de la Croix ?*

R. — *La messe continue le sacrifice de la Croix parce que Jésus-Christ y renouvelle l'offrande de sa vie à son Père et applique aux chrétiens de tous les temps les mérites de son immolation.*

La messe est un sacrifice ; ce n'est pas une simple représentation comme celle à laquelle nous assistons quand nous voyons jouer la Passion devant nous ; c'est le renouvellement du sacrifice de la croix. Sans doute, à l'autel, le Christ ne meurt pas ; mais remarquons que la mort fut pour Jésus une manière de s'immoler, la plus expressive aux yeux ; toutefois ce n'était pas la seule qu'il eût à sa disposition ; il aurait pu nous racheter sans mourir : tous ses actes offerts à son Père avec leur valeur infinie, étaient chacun un sacrifice suffisant. Ceci nous fait comprendre que Jésus-Christ peut continuer et renouveler son sacrifice d'une manière différente, tout en offrant le même sacrifice parce que la victime est la même, que ses intentions sont les mêmes et que le destinataire du sacrifice est le même.

La victime est la même : à l'autel, comme au Calvaire, c'est Jésus-Christ qui s'offre, rendu présent par la consécration. Il y est véritablement victime parce qu'il s'y humilie jusqu'à prendre les apparences du pain et du vin, à se livrer aux mains du prêtre et à se donner en nourriture.

Ses intentions à la messe sont les mêmes qu'au Calvaire : offrir à Dieu la gloire qui lui est due et la réparation de tous les péchés du monde, apporter aux hommes la rédemption et le salut, en faisant d'eux ses frères et les enfants de Dieu.

Le destinataire est le même : le sacrifice de la messe, comme le sacrifice de la croix, est offert à Dieu et à Dieu seul.

Par la messe, le sacrifice de la croix est donc continué, c'est-à-dire offert sans interruption à Dieu en une réalité vivante et présente, pour sa gloire et pour le salut de l'humanité.

Q. 457. — *Quand Jésus-Christ a-t-il institué le sacrifice de la messe ?*

R. — *Jésus-Christ a institué le sacrifice de la messe le Jeudi-Saint, quand il changea le pain en son corps et le vin en son sang et dit à ses Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. »*

Vous connaissez la scène :

1. Jésus prend en mains du pain, puis la coupe contenant du vin ; il lève les yeux au ciel, rend grâces à son Père et bénit le pain, puis le vin. C'est l'offertoire ; le prêtre reproduit les actes de Jésus : il prend tour-à-tour le pain et le vin, lève les yeux au ciel, s'adresse au Père céleste et à la Sainte Trinité, puis trace en signe de bénédiction une croix avec l'hostie et avec le calice.

2. Jésus dit ensuite sur le pain : « Ceci est mon corps, » sur le vin : « Ceci est mon sang. » C'est la consécration ; le prêtre répète les paroles mêmes de Jésus.

3. Enfin Jésus distribue son corps et son sang aux Apôtres qui le mangent et le boivent. C'est la communion ; le prêtre mange le corps du Christ et boit son sang, puis il distribue l'Eucharistie aux fidèles.

Pour que le prêtre pût reproduire ce que Jésus avait fait, il fallait qu'il en reçût le pouvoir de Jésus lui-même. Ce pouvoir a été donné par Jésus aux Apôtres avec mission de le transmettre : « Faites ceci en mémoire de moi, » c'est-à-dire : Comme moi, offrez le pain et le vin à Dieu, changez-les en mon corps et en mon sang, puis mangez ce corps et buvez ce sang, comme je viens de vous le faire faire, et faites-en la distribution, comme je viens de la faire moi-même.

Q. 458. — *Qui offre le saint sacrifice de la messe ?*

R. — *C'est Jésus-Christ lui-même qui offre le saint sacrifice de la messe, par le ministère du prêtre.*

Le sacrifice de la croix a été offert par Jésus-Christ, parce qu'il l'a voulu, quand il l'a voulu et

comme il l'a voulu : le Fils de Dieu s'est incarné parce qu'il l'a bien voulu ; il a accepté librement de se sacrifier pour nous ; il a choisi en toute liberté le genre de sacrifice qui lui convenait ; il en a également réglé l'heure, se dérobant à ses ennemis tant que cette heure n'était pas venue. Les hommes, sanhédrites, gouverneur romain et bourreaux, n'ont fait qu'accomplir sans le savoir et sans le vouloir les volontés du Christ ; ils n'ont été que des instruments.

De même, à la messe, le prêtre n'est qu'un instrument. Quand on dit que le prêtre offre la messe, on veut dire qu'il réalise les conditions grâce auxquelles le Christ offre son sacrifice, de même que les Juifs ont réalisé les conditions nécessaires du sacrifice du Calvaire ; mais, dans un cas comme dans l'autre, le seul véritable prêtre, c'est Jésus-Christ. Quand nous offrons un objet qui ne vient pas de nous, mais qui a été mis à notre disposition par un généreux donateur, l'offrande, bien que faite à notre profit, n'est pas un sacrifice personnel, mais un sacrifice offert par le donateur au moyen de notre entremise et dont nous bénéficions. Il en est de même du sacrifice de la messe : Jésus-Christ nous livre sa personne et nous permet de l'offrir à notre profit, mais ce sacrifice est en réalité offert par lui-même, au moyen de l'intermédiaire du prêtre et pour notre salut ; la Divine Victime nous appartient bien, mais à titre de don gracieux ; nous lui demandons de s'offrir pour nous, nous ne pouvons dire que nous l'offrons qu'en un sens très large, puisque nous n'avons sur elle aucun droit strict de propriété.

Q. 459. — *Quand Jésus-Christ devient-il présent dans l'Eucharistie ?*

R. — *Jésus-Christ devient présent dans l'Eucharistie à la consécration, quand le prêtre prononce les paroles mêmes de Notre-Seigneur : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »*

Les paroles prononcées par Jésus-Christ ont produit immédiatement ce qu'elles signifient, c'est-à-dire que le pain et le vin ont cessé d'exister pour faire place au corps et au sang de Jésus-Christ. Le sens de ces paroles est en effet celui-ci : Ce que je tiens dans mes mains n'est plus du pain ni du vin, mais mon corps et mon sang. Le prêtre, ayant reçu à son ordination le pouvoir de faire ce que Jésus-Christ a fait, dès qu'il prononce les paroles du Christ, le même changement s'opère entre ses mains : le pain et le vin cessent d'exister et Jésus-Christ est présent sous leurs apparences.

Q. 460. — *A qui offre-t-on le sacrifice de la messe ?*

R. — *On offre le sacrifice de la messe à Dieu seul, parce que le sacrifice est un acte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu.*

L'adoration est l'acte par lequel la créature reconnaît le souverain domaine de Dieu sur elle, parce qu'il est son créateur, et ses perfections infinies, parce qu'en lui le bien ne peut avoir aucune limite. Cet acte est le plus parfait de tous les actes du culte et il ne peut être offert qu'à Dieu, puisque seul il est créateur et infiniment parfait.

On peut adorer Dieu de différentes manières, mais la plus excellente est le sacrifice, parce qu'il consiste à offrir ce qu'il y a de plus précieux ici-bas, la vie. Dieu avait demandé des sacrifices au peuple juif, mais ces sacrifices, bien qu'étant la forme la plus élevée du culte juif, n'avaient qu'une valeur très limitée : ils consistaient en une immolation d'animaux. Maintenant, à la messe, c'est une personne à la fois humaine et divine qui est offerte. Ce sacrifice est donc le plus précieux que l'on puisse offrir à Dieu. Puisque l'adoration est aussi l'hommage le plus élevé de la créature à son créateur, c'est par la messe que cet hommage s'exprime le mieux ; et puisque l'adoration ne peut être adressée qu'à Dieu, il est aussi le seul à qui l'on puisse offrir le sacrifice de la messe.

Q. 461. — *Pour quelles fins offre-t-on le sacrifice de la messe ?*

R. — *On offre le sacrifice de la messe pour quatre fins : 1° adorer Dieu ; 2° le remercier de ses bienfaits ; 3° implorer le pardon de nos péchés ; et 4° lui demander ses grâces.*

La fin est le but ou le résultat que l'on cherche à atteindre en accomplissant une action. La fin de l'alimentation que nous nous imposons chaque jour est d'entretenir notre vie corporelle ; la fin de la communion est d'entretenir notre vie surnaturelle ; la fin de tous les actes de vertu que nous pratiquons est de plaire à Dieu et de gagner le ciel.

En offrant le saint sacrifice de la messe, l'homme doit chercher à atteindre quatre fins et il les atteint, s'il l'offre, soit comme prêtre, soit comme fidèle, en s'unissant au prêtre qui célèbre ou en demandant la célébration de la messe à ses intentions, avec les dispositions convenables. Ces fins sont :

1° D'adorer Dieu. Nous avons déjà dit en quoi consiste cet hommage.

2° De remercier Dieu de ses bienfaits. La reconnaissance s'impose à l'égard de tout bienfaiteur. Mais quand il s'agit de bienfaits de valeur infinie, comme la grâce de la rédemption et son application par le baptême et les autres sacrements, et toutes les grâces actuelles reçues chaque jour, sans parler des faveurs temporelles, l'homme est impuissant à remercier dignement. Il doit donc recourir au Christ et à ses mérites pour suppléer à son indigence ; c'est ce qu'il fait par l'offrande du sacrifice de la messe.

3° D'implorer le pardon de nos péchés. Ici encore, l'homme est incapable par ses propres moyens d'arriver au résultat désiré : le péché est une offense si grave de la créature envers son créateur que rien au monde ne peut la compenser ni l'expier. Seul le Christ, étant Dieu, peut offrir à son Père cette expiation, condition du pardon. C'est pourquoi l'offrande de la messe est nécessaire pour nous obtenir ce pardon. Sans doute la mort du Christ nous l'a pleinement mérité, mais il ne